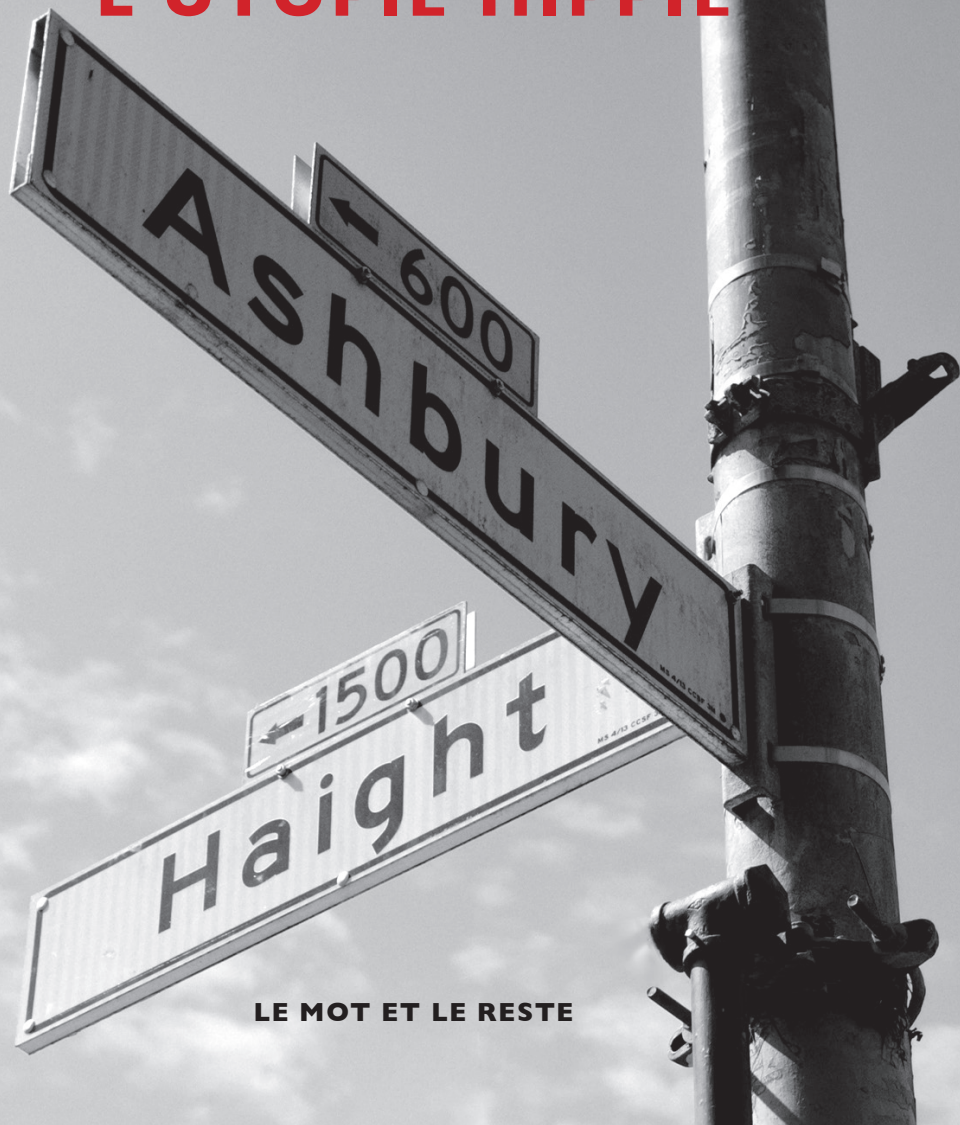


STEVEN JEZO-VANNIER

SAN FRANCISCO
L'UTOPIE HIPPIE



LE MOT ET LE RESTE

STEVEN JEZO-VANNIER

SAN FRANCISCO

L'UTOPIE HIPPIE

LE MOT ET LE RESTE

2019

« DON'T TRUST ANYBODY OVER THIRTY »¹

Les années soixante sont un cri dans le silence. Celui d'une jeunesse en quête de liberté et d'affranchissement, en rupture avec les générations passées. Une jeunesse idéaliste qui veut faire entendre sa voix et reprendre le contrôle de son existence. Elle revendique son droit au rêve, prône la paix et l'amour, dans l'espoir de faire émerger un monde meilleur où les hommes vivraient en harmonie avec la nature, libres et égaux, quelle que soit leur couleur de peau ou leur richesse. Ce cri générationnel est celui de l'instinct, celui que pousse le poète rugissant Allen Ginsberg dans le frénétique *Howl* (1956). Prophète beatnik, inspirateur de la vague hippie, Ginsberg laisse échapper un hurlement d'angoisse contre le conformisme et le renoncement au bonheur. « J'ai vu les plus grands esprits de ma génération détruits par la folie, affamés hystériques nus... » À sa suite, la jeunesse contestataire refuse de se terrer dans le mutisme ; elle rejette la guerre, la résignation et le sacrifice des espoirs individuels et collectifs. Elle repousse un modèle occidental que l'on croyait plein de promesses à l'aube des années soixante.

Sortis vainqueurs de la seconde guerre mondiale, les États-Unis triomphent dans l'opulence des Trente Glorieuses. La croissance explose ; la natalité aussi. Trente millions d'Américains sont nés dans l'immédiat après-guerre. Paix, progrès et prospérité sont le terreau fertile du baby-boom. L'Amérique se rajeunit et change de

1. « Ne faites confiance à personne de plus de trente ans », Jack Weinberg, leader du Free Speech Movement.

visage avec le développement de l'industrie de masse et la standardisation des biens. Les usines tournent à plein régime et la consommation ne cesse de croître. La télévision et le Formica font leur entrée dans les maisons de banlieue ; le « rêve américain » vit ses heures de gloire. Pourtant, la nouvelle génération n'y adhère pas. Dans le confort de la *middle class*, la jeunesse instruite rêve d'un autre monde. Elle refuse l'uniformisation, elle se détourne de l'esprit de compétition et conteste l'autorité.

Sous des airs de modernité, les sociétés occidentales n'ont que peu évolué depuis le début du xx^e siècle. La terrible crise de 1929 et les deux conflits mondiaux n'ont pas laissé de temps à la modernisation des mentalités. Au contraire, les baby-boomers ont grandi sous le règne de l'ordre moral. Le contexte de guerre froide a favorisé le repli communautaire et le retour aux valeurs traditionnelles. Les ventes de bibles ont explosé dans l'Amérique des *fifties*. Le sénateur Joseph McCarthy, le FBI et la Commission d'enquête sur les activités antiaméricaines ont mené une chasse aux sorcières contre les communistes, les « déviants », les marginaux et, plus généralement, contre tous les adversaires désignés de l'*american way of life*. L'illusion du bonheur s'est dissipée dans la suspicion et la peur. L'euphorie de 1945 a laissé place à un bras de fer avec l'URSS totalitaire. Pour répondre aux prétentions soviétiques, le président Truman a brandi l'arme atomique. La tension militaire n'a cessé de croître tout au long des années cinquante, faisant planer le risque d'une guerre nucléaire.

Dans ce climat de tensions, les teenagers commencent à faire entendre leurs divergences. Aspirant à plus de liberté, de joie et d'ivresse, ils dansent et chantent au son du rock'n'roll, du jazz et du rhythm'n'blues qui se démocratisent avec l'explosion du marché du disque. Ils se projettent sur les écrans de cinéma, où ils contemplant leurs idoles : James Dean dans *La Fureur de vivre* et Marlon Brando dans *L'Équipée sauvage*. La jeune génération prend peu à peu conscience d'elle-même et de sa force. Elle

s'invente une culture en opposition à la tradition, où la rébellion devient un mode d'expression et un art de vivre. Une partie se met à lire les auteurs beatniks. Elle se reconnaît dans le souffle haletant de Jack Kerouac et Allen Ginsberg. Comme eux, elle abandonne peu à peu les modèles dominants et les logiques mortifères de la guerre froide. Elle se cherche des alternatives et défend les libertés individuelles. Par provocation et revendication, certains cultivent déjà un mode de vie libertaire qui ouvre la voie de la contre-culture et influencera le mouvement hippie.

Le vent de jeunesse qui souffle sur l'Amérique porte au pouvoir le séduisant John Fitzgerald Kennedy. Élu en 1961, le président démocrate apporte un peu d'optimisme, mais il est de courte durée. Le risque d'une nouvelle guerre mondiale est plus présent que jamais. Les deux blocs se jaugent à l'ombre du rideau de fer. Le ton monte avec le blocus de Berlin et la crise des missiles de Cuba. Les deux ennemis s'affrontent indirectement de l'autre côté de la planète, au Vietnam. L'Amérique y a pris position dès 1955 contre Ho Chi Minh, elle y envoie ses premiers soldats en 1962. Bientôt, l'escalade militaire entraînera la mort de dizaines de milliers de jeunes Américains. Cette guerre idéologique fait éclore le plus grand mouvement pacifiste de l'histoire.

L'assassinat de JFK en novembre 1963 éloigne le mince espoir de paix et de détente, à l'extérieur comme à l'intérieur du pays. Trois mois plus tôt, Martin Luther King a donné une portée inédite au combat pour les droits civiques avec la marche de Washington, qui a réuni plus de deux cent mille personnes. Dans son fameux discours « *I have a dream* », le leader de la cause afro-américaine fait le rêve que la nation se lève et découvre le vrai sens de l'égalité. La lutte contre la ségrégation remporte quelques batailles, mais la colère et la frustration ne cessent de croître. Plusieurs émeutes raciales éclatent durant les années soixante, notamment en 1968, après l'assassinat du Dr King. Les mouvements de contestation se multiplient dans l'Amérique congestionnée. Les revendications se

précisent et se radicalisent: « *black power* », « *indian power* », « *women power* », « *gay power* », « *all power to the people* ». Tous les oubliés de l'Amérique WASP (White Anglo-Saxon Protestant) se dressent contre l'autorité et le modèle de société. Les minorités exigent la reconnaissance et le partage du pouvoir. Parmi elles, la jeunesse se tient aux avant-postes.

Les baby-boomers ont grandi. En 1964, 40 % des Américains ont moins de vingt ans ! Leur nombre leur donne le poids et la légitimité de s'opposer à la « génération silencieuse » qui les a précédés. Contrairement à leurs parents, ils ont l'opportunité de prendre la parole et de faire valoir leurs droits. Le contexte d'abondance et de paix relative a nourri leurs désirs. Et les menaces qui planent sur l'époque ont stimulé l'urgence de vivre et la soif d'intensité. La jeune génération ne veut plus attendre. Elle sait ce dont elle ne veut plus. Imaginative et créative, elle se sent et se sait forte. Elle croit en elle et en ses idéaux. C'est une jeunesse idéaliste qui se reconnaît le pouvoir de « changer la vie », comme le formulait déjà Arthur Rimbaud dans *Une saison en enfer* (1873). Elle s'approprie surtout les mots du poète beatnik Gregory Corso: « *Today is the first day of the rest of your life* » (« Aujourd'hui est le premier jour du reste de ta vie »). Il faut agir. Rassemblée autour de la bannière de l'anticonformisme, la jeunesse généralise l'état de rébellion. Face à la crise mondiale, elle n'a qu'un seul mot d'ordre: « *Now!* » Elle veut conjuguer l'avenir au présent, mener la révolution de l'immédiateté. Désormais, les jeunes se battent pour se faire entendre. En décembre 1966, le *Time Magazine* rend public son « homme de l'année », l'élu ? Toute une génération: les moins de vingt-cinq ans.

Les voix les plus fortes viennent des universités. Avec la stabilité économique et l'explosion démographique, les campus se remplissent. Ils abritent les forces motrices de la *New Left*, la Nouvelle Gauche, qui balaye les référents traditionnels et milite pour une refonte globale de la société. Par-delà la critique, les plus

ambitieux veulent repenser le monde et les relations humaines. Ils remettent en cause l'impérialisme et le capitalisme de l'Occident. En miroir, des étudiants du bloc soviétique manifestent leur opposition au communisme. Les deux mondes vacillent de l'intérieur. En 1968, la jeunesse éructe partout dans le monde : à Chicago comme à Varsovie, Tokyo, Paris, Mexico ou Prague. Engagés pour la paix, les droits civiques et la justice sociale, les étudiants font converger les causes au pied des fasc. Politique, artistique et culturelle, l'effervescence contestataire se répand dans tous les domaines.

En 1969, quelques semaines après le retentissant festival de Woodstock, l'historien américain Théodore Roszak invente le concept de « contre-culture »¹ pour qualifier cet élan générationnel. « Certains ne se joignent à la troupe que pour un bref instant, le temps de participer à un combat précis : une révolte de campus, une manifestation contre la guerre ou le racisme. [Mais] d'autres, s'étant par désespoir coupés du conformisme social, n'ont d'autre solution que de suivre la route jusqu'à la Jérusalem rêvée. Aucune réforme, aucun "ajustement" mineur de ce qu'ils ont laissé derrière eux ne saurait les décider à faire demi-tour. » Ceux-là portent la contre-culture dans son acception la plus ambitieuse. Par-delà l'opposition à la culture dominante, ils prospectent le réel à la recherche d'un contre-modèle. Réfugiés dans les marges dissidentes, ils rompent avec la société et construisent une alternative fondée sur de nouveaux référents puisés dans l'histoire, le voyage, la drogue ou la spiritualité. Ils abandonnent aussi les vieux schémas révolutionnaires. Il ne s'agit plus seulement de se confronter à la société, de la réformer ou de la renverser, mais d'en créer une nouvelle. « Le projet essentiel de notre contre-culture [est de] proclamer un nouveau Ciel et une nouvelle terre. »² Les mots de Theodore Roszak empruntent des accents bibliques à dessein : l'objectif est de bâtir un paradis terrestre.

1. Theodore Roszak, *Vers une contre-culture? Réflexions sur la société technocratique et l'opposition de la jeunesse*, Stock, 1970.

2. *Ibid.*

La quête relève de l'utopie. Mais, à la différence de Thomas More ou de Rabelais, la contre-culture ne situe pas sa société idéale dans un *ou-topos* (« non-lieu »). Elle croit au potentiel de l'*eu-topos* (« le bon lieu »). Ancrée dans le réel, elle veut porter l'imagination au pouvoir. Elle espère changer le monde en vivant sous le régime d'un idéal concrétisé. En cela, la contre-culture s'inscrit dans la filiation des socialistes utopiques et des communautés anarchistes du XIX^e siècle¹. À cette époque, l'utopie a échappé à la littérature pour entrer en politique, sous la plume d'auteurs comme Richard Owen, Charles Fourier ou Étienne Cabet. Ils ont inventé de nouvelles formes d'organisation et en ont préconisé l'expérimentation sous forme de microsociétés, les « communes ». Leurs disciples ont pris le large et se sont établis en Amérique pour prouver la viabilité de leurs projets. La destination ne devait rien au hasard. Depuis sa découverte, le Nouveau Monde inspire les idéalistes et enflamme les imaginations. C'est là que Voltaire situait l'Eldorado dans *Candide*; là que les dissidents religieux ont espéré trouver la Terre promise au XVII^e siècle. C'est aussi là que la piraterie a fait prospérer ses ambitions libertaires et que la conquête de l'Ouest a stimulé les rêves les plus fous. La longue généalogie de la contre-culture a fait de l'Amérique un territoire fertile pour l'utopie.

Au milieu des années soixante, un terme se répand dans les médias pour désigner les nouveaux prospecteurs d'idéal : les hippies. Leur nom dérive de l'argot du début du XX^e siècle, où *hip* signifiait averti, au courant. Dans l'entre-deux-guerres, les habitués des clubs de jazz de Harlem s'en sont emparés. Le *hipster* désignait alors les adeptes du hot jazz et des dernières tendances musicales. Le mot a intégré le vocabulaire de la *subculture* afro-américaine, fréquentée par les beatniks et les étudiants branchés des années cinquante. Le hippie est devenu un aspirant hipster, un jeune ou un Blanc qui adoptait une attitude cool. Le mot s'est enrichi dans

1. Comme le démontre l'historien Ronald Creagh dans *Laboratoires de l'Utopie. Les Communautés libertaires aux États-Unis*, Payot, 1983.

les milieux littéraires et anticonformistes de Greenwich Village, à New York. En 1958, le journaliste Eugene Burdick le définissait ainsi : « Être hip, c'est être *disaffiliated*. Le hipster est également un pacifiste, généralement objecteur de conscience, si ce n'est anarchiste. Être hip, c'est aussi être anticommercial, anti-intellectuel, anticulturel »¹. Le hippie incarnait déjà les prémices de la contre-culture. Au début des années soixante, le terme est encore rare dans les médias, qui l'associent de plus en plus souvent à l'univers des consommateurs de drogues. Le sens moderne apparaît le 5 septembre 1965, dans un article du *San Francisco Examiner* (« A New Haven For Beatniks »). Le journaliste Michael Fallon signale l'émergence d'une nouvelle communauté de beatniks, qui gravite autour d'un café branché, le Blue Unicorn.

En deux ans, la bohème de San Francisco agrège les forces de la contre-culture et lance le mouvement hippie. La déflagration est retentissante. San Francisco devient l'épicentre d'un phénomène mondial. La ville exerce une sorte de fascination sur la jeunesse des *sixties*. Guitariste de Jefferson Airplane, Paul Kantner la compare au pays d'Oz, un monde affranchi des limites de la réalité, le reflet inversé de la société américaine. Dès les années cinquante, cette ville du bout du monde était devenue la terre d'asile des beatniks. Jack Kerouac en a fait la destination de son roman emblématique, *Sur la route* (1957), immense succès d'édition qui a servi de guide à la jeune génération. San Francisco est un symbole qui interpelle l'imaginaire américain. Comme l'explique Dominick Cavallo : « Dès sa construction, violente, chaotique et folle, pendant la Ruée vers l'or à la fin des années 1840, San Francisco [...] fut une ville ouverte, où les comportements estimés déviants ou scandaleux selon les normes du XIX^e siècle n'étaient pas seulement tolérés, mais souvent même admirés. »² Ville limite, ancien port de marins, destination des colons du Far West, ultime conquête de l'Ouest, elle est devenue « *the Golden City* », le phare de la

1. *The Reporter*, 5 avril 1958.

2. *A Fiction of the Past*, Palgrave, 1999.

Californie. L'Ouest est le territoire sauvage mythique où tout est à faire, la destination du soleil couchant vers lequel se tournent les regards qui attendent un avenir meilleur.

Dans les *sixties*, les énergies ne manquent pas à San Francisco pour alimenter la contre-culture: les étudiants de Berkeley sont présents en nombre, les beatniks sont implantés dans le quartier de North Beach, les militants de la cause afro-américaine sont actifs à Fillmore et les hippies prennent le contrôle de Haight-Ashbury. C'est un petit quartier multiracial situé en plein cœur de la ville, à l'extrémité du Golden Gate Park. Il tire son nom des deux rues principales qui se croisent en son cœur. Composé de maisons colorées de style victorien, le Haight entretient depuis longtemps son caractère communautaire et son allure de village. Cette image s'est quelque peu dégradée depuis la guerre: le quartier s'est dépeuplé, ses enseignes ont fermé, ses théâtres ont été abandonnés et sa frontière commune avec le quartier pauvre et noir de Fillmore a fait fuir les spéculateurs immobiliers. La situation maintient les loyers à un faible niveau. C'est ce qui a attiré le beatnik Bob Stubbs, fondateur du Blue Unicorn, mais aussi toute une population jeune et étudiante, pressée de s'affranchir de la tutelle parentale. Dans la première moitié des années soixante, le Haight bénéficie d'une cure de rajeunissement. Une foule colorée et fantaisiste peuple les anciennes demeures et redonne vie au quartier. Les hippies s'approprient la rue, ouvrent des boutiques et rénovent les salles de spectacle. La culture psychédélique s'épanouit sous l'effet du LSD, à travers la musique et les arts graphiques. Les hallucinogènes guident aussi la quête spirituelle. Les hippies s'inventent une religion hybride, où se combinent le naturalisme, le paganisme, le bouddhisme et d'autres philosophies d'Orient et d'Occident. Ils redessinent les contours de la civilisation et transforment le quartier en laboratoire de l'utopie. Ils renouvellent les rapports sociaux sur un principe d'égalité et de recherche du bonheur commun. Ils établissent un réseau social, gratuit et solidaire. Leur organisation se veut émancipatrice. Elle prétend libérer les mentalités en brisant

les cadres de l'autorité: la famille, l'éducation, la morale, l'ordre et la religion. Plus qu'un édifice communautaire, la contre-culture est un état d'être.

Les hippies de Haight-Ashbury deviennent une curiosité pour les médias. En juin 1967, un envoyé spécial du *Sunday Mirror* découvre le quartier et ses nouveaux habitants: « En un seul groupe, les hippies combinent les manières de s'habiller des sauvages de Bornéo, les attitudes religieuses des Hindous, les pratiques sexuelles des lapins, les habitudes de drogue des Chinois, les vues économiques des aborigènes australiens et la gentillesse des premiers chrétiens. » Les comparaisons sont parlantes. Les hippies sont devenus étrangers à leur propre monde. *Time Magazine* les décrit comme des « expatriés vivant sur nos côtes, mais au-delà de notre société »¹. Les clichés nourrissent l'appétit des journalistes. Braqués sur cette curiosité, caméras et appareils photo feignent de chercher à comprendre ce que sont et représentent réellement les hippies. Les préjugés alimentent l'imagination populaire. Le hippie apparaît comme un jeune idéaliste aux cheveux longs, rebelle aux mœurs débridées et aux vêtements bariolés. Il est perçu comme un fumeur de marijuana un peu naïf, dénué de conscience morale, qui préfère la musique au travail. Sous son étiquette stéréotypée, l'image du hippie se standardise et popularise une mode au succès planétaire.

Le mouvement rayonne et essaime. Sa philosophie et son mode de vie suscitent l'engouement d'une partie de la jeunesse. En plein « *Summer of Love* » (surnom de l'été 1967), *Time Magazine* évalue à trois cent mille le nombre de hippies dans le pays. Certains partent pour de lointaines destinations (Goa, Tanger ou Katmandou) ou s'installent dans des communautés rurales, d'autres prennent la route de San Francisco. Par dizaines, les jeunes fugueurs atterrissent dans des *crash pads* – surnom donné aux chambres des anciennes demeures reconverties en dortoirs.

1. « The hippies », 7 juillet 1967.

Bercés de fantasmes, ils appliquent à la lettre la chanson de Scott McKenzie: « *If you're going to San Francisco, be sure to wear some flowers in your hair...* »¹ Dès le mois de mars 1967, les journaux de la ville annonçaient une « invasion massive » et l'arrivée de « hordes de hippies »². L'effet de mode est un danger pour le Haight utopique. C'est pourquoi ses artisans rejettent l'image et le nom même de hippie, au point de lui organiser des funérailles symboliques en octobre 1967. Ils réservent le terme *plastic hippies* aux jeunes qui imitent leurs codes et leur philosophie par effet de mode, plus attirés par la drogue et la vie facile que par la réalité de l'engagement contre-culturel. Les hippies « authentiques » préfèrent s'appeler *beads*, un terme qui s'applique surtout aux consommateurs d'acide, et plus généralement *freaks*, un surnom provocateur qui renvoie à l'imagerie des spectacles de monstres humains du XIX^e siècle. C'est un moyen de souligner leur différence et leur fantaisie, tout en assumant avec dérision l'image que la société se fait d'eux. Par opposition, ils qualifient les autres de *straights* ou *squares*, des esprits droits, rigides, conformes à la norme étriquée.

Le hippie est une invention des médias, une construction réductrice qui masque la réalité de la contre-culture san franciscaine. L'expérience de Haight-Ashbury ne se limite pas aux *crash pads* et à quelques festivals musicaux. Le quartier et ses alentours foisonnent d'idées, d'énergies et de réalisations. Les *freaks* ne sont d'ailleurs pas les seuls à mener l'expérience utopique. D'autres communautés emblématiques, nées ou installées dans la Baie, y prennent une part active. C'est le cas des *rads*³ de Berkeley, des beatniks, des Black Panthers et même des redoutables Hell's Angels. La contre-culture locale est un assemblage de tribus fraternelles qui partagent des valeurs et une ambition communes.

1. « Si tu vas à San Francisco, n'oublie pas de mettre des fleurs dans tes cheveux ».

2. *San Francisco Chronicle*, 22 mars 1967.

3. Surnom donné aux étudiants radicaux.

Chacune a son fief, ses symboles et son vocabulaire, sa musique, ses codes vestimentaires et même sa coupe de cheveux (longue pour les hippies, afro pour les Black Panthers). Ce sont autant des signes de rupture avec la norme que des marques identitaires. Membre de la communauté des Diggers, Freeman House résume : « L'idée très forte de l'époque, c'était le tribalisme. Être dans une tribu, se reconnaître parmi les siens, développer un sentiment familial pour un groupe de personnes, tout en étant moins accrochés au principe de propriété privée, pour tous ceux qui avaient grandi dans l'Amérique des années cinquante, c'était une magnifique fleur... »¹ Il existe autant de tribus à San Francisco, que de communautés réunies autour d'un groupe de musique, d'un lieu, d'un engagement, d'une philosophie ou d'un porte-parole. La tribu remplace les anciennes structures sociales, elle n'est pas établie par les liens du sang, la couleur de peau, la richesse ou l'origine ; elle naît du partage d'idées et de sentiments, du désir de vivre ensemble et de construire une nouvelle identité.

1. Alice Gaillard, *Les Diggers*, L'échappée, 2009.

« TODAY IS THE FIRST DAY OF THE REST OF YOUR LIFE »¹

Les hippies ne sont pas les pionniers de la contre-culture à San Francisco. Dès les années cinquante, la Baie est une terre d'adoption pour ceux qui rejettent la société contemporaine. Deux tribus emblématiques s'y épanouissent et préparent le terrain au mouvement : les Hell's Angels et les beatniks. Avec la naissance des *flower children*, ils vont entrer de plain-pied dans un univers psychédélique.

Ralph "Sonny" Barger
et the Hell's Angels Motorcycle Club

Parmi les pionniers du San Francisco libertaire se trouve une bande de blousons noirs, des bikers enivrés et violents. Les Hell's Angels, conservateurs et peu réceptifs aux bonnes énergies, intègrent le réseau hippie d'une manière étonnante : d'abord hostiles à ces jeunes pacifistes, ils les prennent peu à peu en affection au point d'assurer leur protection. Cohabitant en marge de la société, les tribus parviennent à s'entendre ; si bien que les Hell's Angels, prédécesseurs sans filiation des hippies, les accompagneront jusqu'au drame du concert d'Altamont, désillusion finale qui marque la fin du mouvement psychédélique et de son utopie.

1. Gregory Corso, auteur beatnik.

Le Hell's Angels Motorcycle Club (HAMC), qui n'est encore qu'un club de motos parmi d'autres, est fondé le 17 mars 1948 à Fontana près de San Bernardino (Californie). Il tirerait ses origines d'un groupe d'aviateurs américains de la seconde guerre mondiale, un escadron du American Volunteer Group qui portait le nom de Hell's Angels en référence au film de 1927 réalisé par Howard Hughes. Arvid "Oley" Olsen est un rescapé de cette unité et un proche des fondateurs du HAMC; en toute logique, c'est à lui que l'on devrait la filiation du nom, des couleurs (rouge sur blanc) et de l'emblème (le crâne ailé) de l'organisation. Pour autant, rien ne prouve que les premiers membres du club aient été des vétérans de la guerre. La légende, que les Angels attribuent aux médias, en fait un groupe de militaires à la retraite incapables de se réinsérer dans la société en paix. Ils auraient cherché, par la moto et la violence, à renouer avec l'ivresse et le danger des combats aériens. Quelle que soit la véracité de cette légende, un point commun réunit les aviateurs des années quarante et les motards des années cinquante : le défi lancé à la mort.

Comme ses origines, la naissance du HAMC reste nimbée de mystère. Certains affirment que le premier chapitre¹ de San Bernardino, surnommé Berdoo, serait le fruit de l'union de deux clubs antérieurs; d'autres, sans doute sous la pression des luttes intestines, laissent entendre que plusieurs chapitres auraient pris forme spontanément et simultanément. C'est notamment la position défendue par le groupe de San Francisco qui, durant les années soixante, supporte mal de devoir sa création à un membre de Berdoo (Rocky Graves). Apparue en 1953, le club de « Frisco » se structure deux ans plus tard avec charte et insignes. Il compte alors treize membres réunis autour de Frank Sadilek. En 1957, Ralph "Sonny" Barger, un orphelin qui a grandi dans un climat de violences, s'impose et fonde le chapitre d'Oakland dont il devient le président. Cette organisation sera rapidement l'épicentre du mouvement qui gagne en ampleur et fédère sous son autorité tous

1. C'est ainsi que les membres du HAMC nomment leurs structures locales.

les groupes formés dans le pays à partir de 1961¹. Le magazine *True* du mois d'août 1965 présente les Hell's Angels: « Sans foi ni loi, ces bandes de motards sèment la terreur sur leur passage – violant et pillant sans merci, en se vantant qu'aucune force de police ne puisse briser leur fraternité criminelle. »

L'organisation des Hell's Angels ne reconnaît qu'une seule autorité: la leur. La « famille » des Hell's Angels, puisque c'est ainsi qu'ils la nomment, est divisée en groupes plus ou moins autonomes et ancrés localement. Chacun d'eux est fondé sur un règlement strict qui institue une lourde hiérarchie, du *hangaround*, le postulant « qui tourne autour », au président qui dirige le chapitre. Les titres de chacun sont arborés sur les blousons de cuir sous forme d'écussons aux messages codés. Une riche symbolique s'y exprime, permettant de distinguer les véritables initiés derrière la devise « AFFA »: « *Angel Forever, Forever Angel* »². Le poids de l'ordre et de la hiérarchie, la défense des notions d'honneur et de respect, la violence qu'elle entraîne, la présence unique d'hommes blancs, leurs positions patriotiques, ainsi que certains insignes comme la croix gammée ou le sigle SS, laissent à penser que les Hell's Angels sont une organisation raciste et misogyne. La conclusion est délicate car leur doctrine est tout aussi difficile à saisir que leurs origines. Seules certitudes, les Angels font de la violence un art de vivre et de leur engin, un objet de culte. Ils se définissent eux-mêmes comme la minorité de motards hors la loi et violents au sein des amateurs de deux roues. Cette violence s'abat sur quiconque porterait atteinte à leur honneur, leur chapitre ou leur moto.

« La grosse différence entre les Hell's Angels et le reste du monde motocycliste, c'est nos bécanes et notre manière de les piloter. [...]

1. Le mouvement Hell's Angels gagne une telle notoriété qu'il se répand jusqu'en Europe; c'est à Londres, le 30 juillet 1969, qu'est fondé et reconnu le premier chapitre européen.

2. « Angel pour toujours, pour toujours Angel ».

Nos bécanes, c'est nous », comme le dit Sonny Barger. Les Angels confèrent à leurs engins une dimension sacrée, le président insiste : « Personne ne touche à ma moto. Si tu dois rouler sur cinquante personnes pour choper un mec, t'hésites pas. »¹ Le HAMC prend des airs d'ordre religieux qui s'en remet à la vitesse comme seule chance de salut ; il adopte un mode de vie strict, axé sur la consommation d'alcool et de drogues ; un ordre avec ses codes, ses rites comme le *run*, une parade à moto qui rassemble la tribu et inspire la terreur aux profanes ; une communauté qui élève la violence et la virilité au rang de valeurs. Un Angel en témoigne devant le journaliste Hunter S. Thompson : « Nous, mon pote, on est des irréductibles. Dans une Amérique conditionnée à 99 %, on est les 1 % d'irréductibles inconditionnels, et on crache dans leur soupe. Alors, mon pote, viens pas me parler Sécu et contredanses – parce que, laisse-moi te dire, tu prends ta femme, ton banjo, ta bécane et tu te tires. On a eu cent fois à se battre, et on s'en est toujours tirés à coups de poing et de botte. Laisse-moi te dire, mon pote, que sur la route, on est les rois. »²

Rien dans ce tableau n'aurait pu laisser présager que les Hell's Angels, armée de patriotes et de guerriers, s'entendent avec les frêles hippies, révolutionnaires et pacifistes. Pourtant, les anges de l'enfer font leur entrée dans l'univers psychédélique et s'intègrent au système tribal du Haight. Seuls la marginalité, l'anti-conformisme et les drogues permettent à ces tribus antagonistes de s'entendre.

Ce rapprochement est l'œuvre des Merry Pranksters, une bande de « joyeux lurons »³ adeptes de l'acide et toujours en quête de nouvelles sensations. Au début de l'été 1965, leur leader Ken Kesey a l'idée saugrenue de se frotter aux Hell's Angels. Il établit

1. Explication donnée par Sonny Barger au micro de KSAN-FM après l'incident d'Altamont.

2. Cité par H.S. Thompson, *Hell's Angels*, Robert Laffont, 2000.

3. Traduction la plus fréquemment admise pour Merry Pranksters.

le contact grâce à Hunter S. Thompson, un journaliste gonzo qui écrit un livre sur le chapitre d'Oakland. L'entente est immédiate; les deux tribus partagent le goût de l'intensité. En compagnie de quelques beatniks, les Pranksters organisent une soirée en l'honneur des motards, dans les collines verdoyantes de La Honda, au sud de San Mateo, où leur communauté est installée. Fin juillet, ils déroulent une banderole de 4m50 à l'entrée de leur domaine. Peinte en rouge et bleu, on peut y lire: « Les Merry Pranksters souhaitent la bienvenue aux Hell's Angels ». Kesey prend un risque en invitant la troupe de barbares hirsutes, c'est une nouvelle épreuve sous acide pour lui et sa bande, un défi de plus. Le 7 août, les Hell's Angels répondant à l'invitation arrivent en trombe: une quarantaine d'anges de l'enfer surgissent à La Honda sous les grondements de leurs diaboliques engins. Dans le refuge des Pranksters, Kesey a déjà réuni quelques invités: sa tribu au grand complet, plusieurs amis de la fac de Stanford initiés aux hallucinogènes (Vic Lovell et Ed McClanahan), et quelques noms de la génération beat comme Allen Ginsberg et Richard Alpert de la Ligue pour la découverte spirituelle. La Honda est prête à les accueillir: les Pranksters sont en tenue de parade. L'un d'eux, Sandy, fait hurler la voix de Bob Dylan à travers les haut-parleurs; les invités frémissent. Les Hell's Angels, arborant fièrement leurs uniformes de cuir et leurs têtes de mort, ignorent ce qui les attend, mais lorsque les premières bières sont ouvertes, la tension retombe et chacun se relâche, comme l'espérait Kesey. La scène est surréaliste. Un Hell's Angel, Freewheelin' Frank, gobe de l'acide avec la Prankster June La Lune. Un autre, Pete, fait tremette dans une baignoire pleine de bière; Ginsberg se laisse aller, cymbales aux doigts, il chante « *Hare Krishna* » dans le micro; le beatnik Neal Cassady se promène nu devant les voitures de police qui sont stationnées à l'entrée du terrain, il insulte les forces de l'ordre jusqu'à épuiser son répertoire de grossièretés. Aucune loi n'ayant été, *a priori*, bafouée, les policiers ne peuvent intervenir. Ils attendent donc patiemment, mais en vain, une occasion de se manifester. Dans le fond de la propriété, une jolie fille emmène

quelques Hell's Angels dans une cabane pour une partie de plaisir ; elle se dit volontaire. À l'intérieur de la maison, Sandy se permet d'improviser un blues provocateur : « Oh, comme c'est merveilleux d'être un ange, et de rester dans la saleté ! » ; Mountain Girl¹ hurle après Ralph "Sonny" Barger, le chef des bikers, pour qu'il retienne les maladresses de son groupe — personne n'avait osé cela avant les Pranksters, mais les Hell's rient et leur obéissent de bon cœur. Ils apprécient d'avoir trouvé des amis honnêtes qui ne font preuve d'aucune lâcheté devant eux. Quelques Hell's, dont Freewheelin' Frank, nouent un lien solide avec les Pranksters, en partageant leurs trips délirant sous DMT et LSD. La « soirée » dure plus de deux jours sans heurt ni bagarre ; pour Kesey, c'est une réussite. Par la suite, les deux tribus se fréquentent plusieurs semaines durant, au rythme de fêtes dingues où affluent de plus en plus de jeunes.

L'alliance entre Hell's Angels et Pranksters n'implique pas encore le rapprochement avec les freaks du Haight et encore moins avec les étudiants révolutionnaires de Berkeley. Le 16 octobre 1965, le Vietnam Day Committee (VDC), organisation d'étudiants activistes, mène une marche de protestation contre la guerre au Vietnam : partie du campus de Berkeley, elle se dirige vers Oakland, le fief des Hell's Angels. À la frontière du district, les manifestants se trouvent bloqués par un cordon de policiers prêts à en découdre, les bikers sont venus en renfort pour cogner sur du communiste antipatriote. Les Pranksters se joignent à la fête à bord de leur bus psychédélique et, bien qu'invités par le VDC, ils se rangent aux côtés de leurs nouveaux alliés. Kesey prend la parole et dénonce l'attitude intéressée et obstinée des activistes berkeleyens. Pour lui, leur action ne fait que générer un rapport de force entre les communautés. Par défi, il se saisit de son harmonica et se met à jouer « Home On The Range », un titre du répertoire sudiste. Comme d'autres tribus du Haight, les Pranksters ne partagent pas la rigidité politique des radicaux de l'Université. Pour eux comme

1. Membre du noyau dur des Merry Pranksters et amante de Ken Kesey.

pour les freaks, la « politique n'est "qu'un autre jeu" »¹. La vraie révolution s'accomplit sur le plan des mœurs et des mentalités. Ils retrouvent donc les Hell's Angels, le soir même, dans l'une des premières soirées psychédéliqués de Haight-Ashbury : le Tribute to Dr Strange, organisé par la communauté du Family Dog.

Premiers hippies de San Francisco et contestataires de Berkeley s'accordent malgré tout sur l'organisation d'une nouvelle marche contre la guerre, prévue pour le mois de novembre. Les Hell's Angels s'opposent radicalement à cette idée qu'ils jugent antipatriotique et pro-soviétique. Ils vont jusqu'à menacer de violences quiconque se rendrait à cette procession pacifiste, ce qui ne manque pas de mettre en péril le succès de l'événement. La tension monte entre les tribus. Ken Kesey, familier des freaks, des rads et des Hell's, intervient pour calmer le jeu. Il organise une rencontre chez Ralph "Sonny" Barger, le président de la chapelle d'Oakland et le chef incontesté des Hell's Angels. Kesey vient accompagné de Cassady et Ginsberg que les bikers ont su apprécier aux soirées de La Honda ; à eux se joignent les représentants du VDC, initiateurs du rassemblement de novembre. Ginsberg mis à part, toutes les personnes qui se retrouvent chez Sonny sont sous l'emprise de l'acide. La situation est délicate, les Hell's ne veulent rien entendre, le ton monte : l'un des proches de Sonny, Tiny, s'amuse à impressionner les représentants du VDC ; on frôle l'affrontement. Soudain, l'inspiré Ginsberg entame le mantra de « la plus grande sagesse » : « *Prajnaparamita Sutra* ». La magie opère, Tiny reprend : « *Om, om, zoom, zoom, zoom, om!* » et toute l'assistance à sa suite. Dans un climat surréaliste, la pression retombe, l'harmonie revient. Sur demande de Kesey, Sonny accepte la tenue du rassemblement de novembre. Mais pour ne pas perdre la face, il fait publier un texte dans le *San Francisco Examiner* dans lequel il affirme qu'il serait « avilissant de s'en prendre à ces chiens de manifestants communistes ». Tandis que se déroule la marche de contestation, Sonny écrit au président L.B. Johnson

1. Hunter Thompson dans « The hippies », *New York Times*, 14 mai 1967.

pour lui proposer les services des Hell's Angels: s'il le souhaite, les motards sont prêts à aller combattre au Vietnam en qualité de « soldats-gorilles ».

Seul point commun entre les Hell's Angels et les hippies: l'anti-conformisme. Un terrain d'entente suffisant pour opérer le rapprochement. L'événement grâce auquel les Hell's Angels se prennent d'affection pour les agitateurs du Haight survient le 16 décembre 1966. Les Diggers, une troupe de contestataires du quartier, organisent une marche funèbre célébrant la mort symbolique de l'argent: des panneaux arborant le fier dollar sont brandis par des personnages à tête de bois; derrière eux, quatre Diggers vêtus de costumes d'animaux portent un cercueil où tout le monde jette des pièces de monnaie. Toute la bande, accompagnée de membres de la Mime Troupe, avance en chantant une chanson des Supremes sur l'air de la *Marche funèbre* de Mozart: « *Get out my life, why don't you want babe?* »¹ L'événement tourne vite au blocage, un jeu du « théâtre guérilla » consistant à stopper la circulation pour attirer l'attention des habitants et en faire des acteurs de la scène. Le trafic sur Haight Street est totalement interrompu. De manière inattendue, les Hell's Angels, qui fréquentent un bar de la rue, y voient l'occasion d'une parade à moto; ils se joignent aux festivités. Un motard, Hairy Henry Kot embarque Phyllis Willner, une fugueuse nouvellement venue parmi les Diggers. Elle se tient debout à l'arrière de la moto et hurle: « *Freeeee!* »² à la foule qui répond en scandant: « La rue appartient au peuple! » La police intervient. Elle arrête Hairy Henry et un autre Hell's, Chocolate George, qui conteste l'arrestation du premier. Aussitôt, les centaines de personnes réunies réagissent: « Rendez-nous George, rendez-nous Hairy Henry! »; elles se dirigent vers le poste de police, guidées par Freewheelin' Frank et deux poètes beat: Michael McClure et Richard Brautigan. Les Diggers utilisent l'argent récolté dans le cercueil pour payer la caution de George,

1. « Sors de ma vie, pourquoi ne le veux-tu pas chérie? »

2. « Liiiiibre! »

Hairy Henry demeurant en préventive. Les Hell's Angels, fidèles à leur code de l'honneur, saluent le geste. Grâce aux Diggers, les tribus si farouchement incompatibles scellent une alliance forte. Les différentes communautés entretiendront au mieux cette union, c'est ainsi que nombre de hippies et de Diggers se rassembleront pour les funérailles de Chocolate George, décédé en 1967 dans un accident de la route.

En janvier 1967, les Hell's Angels font partie des invités du grand rassemblement des tribus de San Francisco, le Human Be-In, organisé par Allen Cohen et Michael Bowen, les fondateurs et rédacteurs du *San Francisco Oracle*¹. Les bikers se chargent de sécuriser l'évènement, qui a lieu sur le terrain de polo du Golden Gate Park. Ils gardent notamment un œil sur l'installation électrique et le groupe électrogène, au grand dam des opposants qui cherchent à le pirater. Les hippies apprécient leur aide, et les Angels, cette considération. Dès lors, ils se chargeront de la sécurité dans la plupart des festivals. Les Hell's Angels se lient également avec les groupes musicaux du San Francisco Sound. Grateful Dead et Jefferson Airplane, propriétaires du Carousel Ballroom, leur offrent notamment la possibilité d'y organiser leurs propres soirées, chaque vendredi soir. En échange, la tribu des motards fait cadeau à la salle d'un chopper flamboyant spécialement customisé. Chacune de leurs soirées est un succès immense, les hippies ne payent qu'un dollar l'entrée pour profiter de ces ambiances endiablées où les danses se mêlent aux vapeurs d'alcool et aux fumées de marijuana.

Les Hell's Angels sont une force respectée, mais redoutée. Même s'ils jouent un rôle protecteur, leur allure et leur attitude violente restent une menace pour tous. Birney Jarvis, un ancien Hell's Angel, recyclé dans le journalisme au sein du *San Francisco Chronicle*, confie: « Certains de ces types sont tout bonnement des bêtes féroces. Et dans n'importe quelle société, ce seront toujours des

1. Le journal alternatif de Haight-Ashbury.